

Fonction et utilité du patchwork littéraire

Première partie : Jeunesse du sentiment



Bosquet n°1, photographie Ghislaine Girard, 2023
fichier numérique recadré © Xavier Hiron

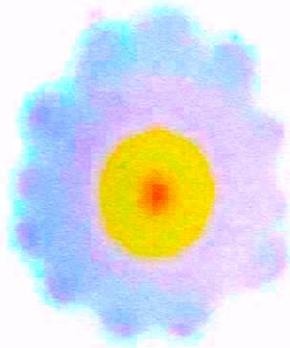
Essai poétique

Peut-on impunément se dédier soi-même et consacrer sa vie à la féminité ? Pourtant, tant d'hommes et de peuples l'ont déjà tenté, par le passé... Et comment, au-delà de son image même, la mieux représenter, sans jamais risquer de la faire se faner ? C'est bien ce que ce texte un peu fou, et d'obédience assurément surréaliste, tente pourtant d'aborder, avec respect et tendre vivacité. Un texte où la poésie côtoie l'utilité de vivre et du hasard d'exister, par la rencontre avec sa forme la plus aboutie : en l'espèce, la littérature même.

(Le lecteur est invité, s'il le désire, à consulter en première intention et à titre de présentation générique le projet de 4^e de couverture, disponible en dernière page du fichier ZWG-partie VII)

SOMMAIRE

Fonction et utilité du patchwork littéraire – Première partie : Jeunesse du sentiment	3
--	---



Soleil n°5, fichier numérique retravaillé © Xavier Hiron, 2019

Essai poétique

Fonction et utilité du patchwork littéraire

Nos romans les plus aboutis présentent cette étrange faculté première de vouloir confronter les idées vaporeuses de l'écrivain et leurs aspirations secrètes à subir l'expérience de vivre.

Aimer jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Je dédie ce livre à ma flore préférée.

Première partie : Jeunesse du sentiment

La vie est-elle linéaire ? Si elle l'était, il est fort à parier combien ennuyeuse, pour nous, elle serait ! Ceci pourrait nous apparaître comme un énième lieu commun. Aussi, s'en démarquer est le propos continu de l'homme. Se désolidariser de l'inévitable qu'il porte en lui : voici enfin, pour l'homme, son enjeu véritable ! Le Saint-Graal qu'il nous faudra poursuivre en nous-mêmes, coûte que coûte... Voici se dessiner, pour nous, la silhouette altière d'un salut.

Des tulipes dans le jardin, des jonquilles près d'un sous-bois. Des boules-de-neige cachées au sommet de la haie miment vers nous le grand soleil dont nous sommes constamment irradiés. Mais nous protégeront-elles des incendies de Notre-Dame ? Détruiront-elles par devers nous les violences larvées faites ici ou là à nos pairs ? Serions-nous tous tombés, et sans partage

Essai poétique

aucun – une timide conversation, un franc regard de séduction -, dans un large univers sans limite ?

Raison pour laquelle, sous nos plumes actives, la vie devient, à mesure qu'elles courent fébrilement sur le papier, un véritable patchwork littéraire. Et elle s'y construit peu à peu, tel un laborieux chemin de nos perceptions, un onctueux capharnaüm de nos sensations. Car n'avoir d'autre vocation que nous fournir petit à petit le sombre et obscur alibi – ce vague recoin évanescant de cagibi - pour nos sournoises élucubrations humaines de romanciers... Et qu'à l'éteindre à petit feu tout autour de nous, tandis que nous la sublimons avec chaleur et volupté, nous la transcrivons réellement et ardemment, surgissant devant nous telle une vouivre, un serpent enroulé, un reptile agitant ses longs crocs malfaisants... Mais la plupart du temps, avec bruits et fureur et non sans perte ni fracas !

Mais qu'à cela ne tienne ! À la bonne heure, même, et à la vie : trinquons à pleine gorgées, pour que nous vivions tous ici-bas la meilleure partie de nous-mêmes ! Sauvons d'abord nos corps, ce siège intime de nos entités : avec éclat, si possible et en priorité ! Nous verrons bien, par la suite, ce qu'il pourrait en advenir du siège fébrile de nos âmes... !

Dessus nos têtes, une pluie folle et frétilante nous revient. Et avec elle, notre chaleur de mandarin. Notre souplesse, notre ferveur de séraphin et nos entrains de sacrés galopins... Oh oui, ces satanés entrains de galopins ! Mais toute chose, à notre rencontre, étant sérieusement punie par devers Dieu, nous serions dispersés dans la ferveur désordonnée de nos entrains. Ah ! cette grande ferveur de nos entrains...

Ces lourds entrains à vouloir récurer le ciel et, de concert, dénuder la terre. À vouloir éluder la sphère même de nos maisons, de nos places publiques et de nos jardins. À nous vouloir si seuls de par le monde, en ce cœur doux et palpitant de nos jardins... !

Une clôture de froid épurée, une solide barrière de velours ou de hauts fils de fer barbelés... Et plus loin encore, en arrière-plan de nos demeures, une sombre et austère vallée : voilà que maintenant se dresse devant nos entités précieuses la sensation très simple dont nous avons rêvé, initialement... Dont nos désirs, dans nos sommeils les plus malins, s'étaient entièrement parés : disposerions-nous, ici ou là, du meilleur point de vue sur le monde ?

Essai poétique

Dans l'onctuosité plastique d'une pâte colorée, nous la reproduisons, cette vision sévère, sur une toile féconde. Mais dans sa vérité écrue et sous sa belle crudité pleinement élastique, est-elle aussi équilibrée et soyeuse qu'espéré ? Aussi aboutie et pleinement élaborée que justement sincère et indubitablement spontanée ? Cette vue simple sur les près : mesurera-t-elle tout ce qu'en nous figure la joie - cette éternelle et primitive joie que tous nous appelons de nos vœux, alors qu'inaliénablement elle nous habite ?

Incontestablement, nous nous forçons des sensations inaltérables dont nous souffrons l'entière maîtrise. Mais n'est-ce pas elles, au bout du compte qui, au fil du temps usé qui lentement se dévide tout autour de nous, suivant le cours fatigué de nos désespérantes sensations de patenôtres, nous maintiennent finalement en vie, nous maîtrisant le plus ?

En elles nous voguerions : car l'infini du temps nous accapare... Cet infini immense qu'également nous saluons, comme nous saluerons notre prochain d'un simple et large geste de condescendance flétrie, à peu de distance de nous-mêmes. Mais toujours de si loin, malgré tout : notre voyage étant réellement si long, ne nous compromettons pas dès à présent avec ce vaste inconnu ! Notre salaire sera-t-il notre peur ? Et notre peur se cachera-t-elle derrière une si pauvre et si discrète joie : une récréation sans fin ? Pourrons-nous seulement survivre à nos pesantes récréations sans fin ?

Notre terre : une demeure craintive prenant le feu. Notre ciel : une habitude factice au lourd plafond de verre. Notre souci est de les savoir être en mesure de perdurer dans leur pleine lumière : mais que nous enseigne-t-elle vraiment, cette pleine lumière ? Que nous dicte-t-elle de nous-mêmes ? Et que nous livrera-t-elle de ses lourds secrets, australe et nébuleuse, cette dense et pesante lumière ? Oui, que nous dira-t-elle de nous-mêmes : saurons-nous seulement, comme le vent qui nous entoure, l'écouter bruire à loisir ? Le vent, notre unique et sauvage compagnon... Et son chuchotement lancé dans cette brassée d'air : à ce jour, notre unique et patient interlocuteur, ce nous semble... Mais pourquoi ne pas vouloir admettre, lové au creux profond de chacun de nos corps, le fondement passé de nos erreurs ? Tout simplement ?

Car on écrit pour se souvenir. Pour stimuler en nous notre sage mémoire, nos confessions enfouies. Pour exhumer toujours des tréfonds de soi-même d'anciennes sensations larvées : et les lys majeurs, les roses

Essai poétique

patchoulis, ainsi que de lointaines et effrontées petites fleurs d'iris hollandais... Les faire remonter jusqu'à notre surface, les extrayant péniblement du noir, ces calices immaculés ; les ramenant à nos contacts, au doux contraste d'un jour galant. Et pour savoir enfin les exprimer tout autour de nous avec des mots : ces mots qui sont à soi, même fanés ! Bref, nous écrivions exactement pour être au monde. Pour se loger, se reconnaître au monde. Et ainsi même, mieux savoir exister à nos propres yeux... Tout simplement.

En nous ne règne plus guère qu'une affleurante sensation du souvenir. La mémoire recluse qu'il nous faudra libérer. Jusqu'à celle qui ne nous a pas encore connus, mais qui persiste déjà en nous, cependant, bruissant fort insidieusement ces précieux souvenirs d'une vie antérieure... Affable, amène, bien que frêle et quoiqu'inconsistante et très certainement, cette négation possible de nos êtres... Nous n'étions pas encore présents au monde que nos êtres chétifs étaient déjà en formation. Embryon à la tête ahurie de salamandre : leurs sensations à peine effleurées. Et déjà nous étions de par l'immense et vaste univers et sentions en nous-mêmes sa vibration première et les prémices inachevés de chacun de nos membres, tandis que nous restions blottis, contrits et englués au creux serti d'un ventre... Dans cette occlusion sourde et sécurisante d'un ventre.

Nous étions engoncés, encastrés et reclus dans sa pleine libéralité de liquide. Surnageants, telle une eau lourde portée aux nues par d'autres eaux : préfiguration de nos voyages à venir ? Ou haute exigence aveugle de survivre, déjà, parmi les flots annonciateurs de la détresse du sensible ? Hauts cris lancés à la face du monde - si déjà nous savions parler ! -, nous étions comme de tendres rejetons jetés sur une grève...

Ou simplement heureux d'être là, dans une poche rebondie de liquide amiotique nous protégeant de tout - et même de nous-mêmes -. Poche taillée à notre simple image, pour nos chétives mesures... Mais poche qui enflerait bientôt, comme enflerait notre savant orgueil d'être bientôt sur Terre ; et dans le même temps d'être ignorant du monde. D'être bicéphales en même temps qu'ambivalents, telle une créature amphibie ne mesurant pas exactement où se situeraient son cœur et ses larges poumons, son centre et la périphérie arquée de son cerveau. Ni son haut ni même son bas : telle serait notre frugale destinée, inscrite aux membres froids de nos embryons.

Essai poétique

La tourterelle, elle, s'étale dans le pré. Je me souviens si bien de son roucoulement et de ses longues plaidoiries, sous un soleil printanier. Je m'en souviens si bien, sans jamais les avoir pourtant mesurées. Lui était cri scandé, tandis que je n'étais que fluidité amère de fumée. Dans mon rêve, nous nous mariions peut-être au faite époustouflant d'une ardue chevauchée ? Qui peut prédire au ciel ce que furent pour nous nos éprouvantes chevauchées ?

De vertes cavalcades, de véritables escapades ? Mais la vie en rien ne se résout à une fabuleuse histoire, pas même une légende. N'étant pas, par pusillanime fonction, simplement compilée – on dit alors concaténée –, telle une succession d'événements préconçus... et de fait, malléablement préétablis. Non, la vie, en somme, n'est qu'un long et vaste poème. Un tendre épanchement d'une longue succession de visions qui perdurent. Pas plus un mythe patiemment forgé : rien qu'une suite ininterrompue de fourmillantes sensations qu'il conviendra, dans nos futurs qui tant perdurent à s'élargir, d'apprendre à lire, décoder, décrypter... et, en sa suite même, à assembler, puis codifier. Sa pertinence ne possède pas de mètre-étalon intrinsèque : la vie qui lentement se construit en nous devient en soi sans modèle.

Aussi, nous l'attendons venir. Du coin de l'œil comme du coin du bois, nous espérons qu'elle nous fasse un signe. Qu'elle nous dévisage – si seulement, sur nous, elle osait porter son regard... ! Mais qu'attendrons-nous d'elle, au juste, mis à part sa vaste et saine ingratitude ? Car ce que nous identifions comme étant une indifférence, n'est-ce pas justement le seul tribut au monde qu'elle nous doit : assumer le désintéressement du monde à notre égard ? Ce long et pieux détachement qui nous façonne et qui nous fait tels que nous sommes réellement, car qui nous aurait appelés ? Nous a-t-il, lui, réellement appelés à venir un jour à sa rencontre, en quelque antique et secrète contrée que nous ne connaîtrions plus ? Ne nous faisons, sur ce point, aucune sorte d'illusion inutile et continuons patiemment de creuser notre tombe : car nulle perspective à nos tortueux et lointains avènements ne s'est jamais inscrite dans le passé intangible de la nuit.

Vivre, simplement vivre dans le feu de l'action : nous y serions devenus le feu même de notre propre action. Impossible de s'en départir... Ce feu-là nous habite, puisque nous habitons sa flamme pleinement : lumineuse, virulente, tendre et vive sagacement. Enveloppante et amoureusement chaleureuse... Mais ne soyons nullement condescendants envers cette flamme

Essai poétique

native, ni envers chacun de ceux qui, ardents ou fols, nous entourent de leur sainte présence et que, par la force des choses, nous côtoyons. Car ce que nous sommes devenus, nous le devons uniquement à nous-mêmes.

La branche arquée de l'églantier, couverte de ses vaporeuses fleurs épanouies, sur le bord blanc du chemin. Les pieds serpentueux des framboisiers gisant le long de notre route : offerts à nos regards ardents, comme la pulpe intense de leurs fruits. De quelles perspectives somptueuses serions-nous donc entourés ? Avons-nous si longtemps attendu un pareil avènement ? Ou serions-nous seulement le vague produit de cette vaine expression d'une pure coïncidence ? Comment s'exprimera-t-il, d'ailleurs, notre puissant hasard de vivre, en de pareilles circonstances ? En nous, ce misérable moment, cette aérienne persistance... ?

Car d'où nous vient que nous nous jugeons immuables ? Qu'au monde nous pensons ne faire qu'un, unité aux prises sanglantes avec la durée ? Cette infinie durée des arums vénéneux que le temps arrose, juste au-dessus de nos têtes ?

Or nous sommes bien là, ceci est un fait avéré. Nous formons avec elle une sorte d'osmose (forme ancestrale d'un puissant continuum), même si cette osmose ne présentait aucun fondement tangible. Nous sommes bien issus de quelque chose que l'on nommerait une lignée, même si cette lignée, quelquefois, nous semble à ce point lointaine et chaotique. Aurions-nous la moindre obligation d'osmose avec notre lignée ? Et cependant, force est de constater qu'elle fonctionne à plein, cette pesante filiation. Ou est-ce plutôt d'avec une Nature dont nous sentons poindre la force ? Ou grâce à notre Terre : cette aune nourricière qui tendrement nous enserme, que nous sentons le plus agir cette force placide ? Et même s'appesantir, telle une poussière fluide s'insinuant au fond de nos entrailles, collant en tout point à l'intérieur de nos organes ? Serait-ce cette puissante pesanteur que nous appelons, d'ordinaire, la destinée ? Allons-nous jamais le savoir ?

J'ai toujours nettement distingué combien nos perceptions tissent, pour nous, des liens sacrés avec le haut fouillis des faits qui, quotidiennement et de manière têtue, nous environnent. L'églantier, dans notre jardin, est devenu un cultivar ayant reçu pour nom ultime et foisonnant « le rosier » : mutatis mutandis. Et cette espèce fossile s'exprime à la volée, nouvelle et

Essai poétique

parfumée, telle une pesanteur auréolée d'une âme et d'un esprit indéfini ; et cependant, son esprit à ce point mesuré... Car tout effluve docilement se dispense dans la durée. Il émane continument, diffusant à l'envie son suave parfum à notre unique convenance, reproduisant tout autour de nous l'instant qui envahit, à la moindre mesure de nos infinités...

Tout autour de nous, il n'est aucune providence, vraiment, à distinguer ; mais uniquement de la sérieuse bienveillance. Et le beau et le bien forment ainsi la plus inexpressive de nos authentiques bienveillances. D'où la nécessité de vivre en nous notre jardin. De s'entourer de nos enclos sobres et parfumés : eux qui concentrent de nos frêles perceptions toutes les gentes affinités et ces agréables et fugaces sensations de nos durables éternités...

Hormis le jardin, les événements, au lointain, enrobant nos extases, enclenchent spontanément le mécanisme pénible de la vie, ne portant en eux-mêmes aucune orientation précise ni aucun sens ardu, bien que déterminé. C'est de leurs précieux assemblages, ces tendres accumulations de faits inopinés, que naitront ces sortes d'attaches pleines de supposées orientations, lesquelles, par la suite, nous deviendront une limpide destinée. Tout ne serait donc, ici-bas, qu'une question de langage et une énigme de lecture ?

Tout serait ainsi pour le mieux : mektoub, cela aussi nous sera dit ! Cela nous est transcrit ; ainsi, cela nous est écrit pour que nous en prenions d'emblée sa pleine proportion. Mis à part que le bien n'est pas à ce point univoque. Pour ce qui est du beau, nous tous nous percevons, et à si peu de choses près, de quoi il retourne... Quoique ses limites aient été, elles aussi, quelque peu distendues, ces dernières décennies. Mais peu à peu, nous nous y sommes faits, puisque nos âmes humaines semblent se faire, comme le plus souvent nous le pensons, à tout, diffusant en elle cette bienséance de l'accueil qui, à première vue, nous apparaît naturelle, comme cette volonté intrinsèque de bien faire les choses. En tout état de cause, lorsque la vie dispose en elle de ces blêmes qualités et qu'elle nous les propose, nous les mettant gracieusement à notre disposition, qu'en faisons-nous, réellement ?

Mais nous n'en sommes pourtant qu'à l'orée de notre vaste chemin, et cependant sans le percevoir comme tel. Nous échappe sa forte linéarité puissante ou sa molle et sombre sinuosité de vagabond... De lui, notre perception ne développe aucune autre vision que celle que nous nous

Essai poétique

construisons docilement, en nos fors intérieurs ; ceux qu'il nous faudra venir confronter à l'univers inique des sens. Ici, nous n'aurions d'autre guide que nous-mêmes, à notre disposition...

La disponibilité des sens : le bosquet bouge et danse avec moi, sur sa découpe légère d'azur. La ouate des nuages, comme des boules de coton, très haut s'élève et se dissipe dans le ciel. Appréhender ici la magie des images, des sons puissants et de leurs gestes précieux. Redondance des pivoinés qui, toujours, veulent fleurir, lorsqu'il pleut sur le vaste territoire de France ! Alternance des francs soleils, des écroulements de grappes sourdes et des éboulements massifs de roses. Vous seriez investis d'une authenticité qu'il vous faudra, demain, toujours renouveler... C'est sûrement son sinueux tracé qui, devant vous, s'avance, comme déjà il le faisait du temps précieux du magicien d'Oz ! Ce tracé qui serpente, tandis que notre société semble nous murmurer : « Est-ce si important de préserver les choses simples ? »

La notion d'importance ou de priorité étant ici si subjective à définir ! Comment y avoir recours, d'ailleurs, autant qu'à la valeur statistique des chiffres ou à celle, pour le moins plus confuse et nébuleuse - cela nous est aussi avéré -, des nombres ? Nombres magiques, nombres alchimiques qui dansent dans le brouillard, au cœur figé de la sagesse. Car la sagesse doit se forger en l'homme : mais comment le ferait-elle, s'il n'était suffisamment entouré de fleurs ? S'il ne naviguait pas durablement à leur hauteur ? Nous devons nous poser ce genre de questions. Mais pour l'heure, notre préoccupation première, notre seule préoccupation principale est de savoir grandir. De forcer et de devenir apte au monde - c'est-à-dire à vivre le vacarme tonitruant que nous propose le monde -. Notre challenge est de survivre en tant que frêles entités, au sein d'un vaste et furieux univers de surpuissances sonores qui nous dépasseraient, car nous n'avons aucun moyen de diriger notre croissance, ni même d'organiser l'imprécise détermination de nos futurs développements, en tant qu'insignes nouveau-nés. Juste la place de ne pas périr au fil glacé de l'eau ou à celui acéré de l'épée...

Nourrir seulement le précieux sentiment d'être au monde, au sein de l'audacieux univers ! Percevoir son bruit de fond, comme un lourd et lent sifflement venu des Enfers. Ou bien issu d'un vague Paradis perdu, mais comme bruissant au fin fond d'une autre ère. Une houle spatiale, une marée altièrè, un ressac à l'envers : tous perçus par le canal ouvert de nos futures

Essai poétique

artères... Pour une poésie du nombre, cependant, nous devrions toujours nous remémorer ce qui reste à jamais imputable à nos pères.

Nous revient alors en pleine mémoire ce que nous devons aux larges étendues de fleurs. Tout ce qui directement nous vient du bleu pastel de leurs coroles légères. Du froissement discret de leurs doux pétales, perçu intimement au fin fond d'une brise d'automne, dans un vent innocemment chargé d'atmosphère. Ce qu'aussi nous devons à cette admirable intensité fluide du rouge sang des coquelicots, élégamment parsemés, au beau milieu des champs surchauffés de pierres. Ou à l'originalité farineuse des liquides bleuets : fleurs aux étamines sinueuses, perchées sur une tige massive. Au bout du compte, toute fleur est gracile et sa parure, précise, comme il se doit, devient une sentence intarissable à laquelle l'homme devra tout accorder. Doit lui-même savoir s'accorder : car en effet, nous devons nous unir à cette couverture uniforme de leurs espaces fermés pour, un jour ou l'autre, qui sait, peut-être ? pouvoir être en capacité de ressentir en nous cette absolue nécessité de l'expression d'une douceur. Peuple sombrement hétéroclite de proscrits, nous errons continuellement de par le monde à la recherche des douceurs.

Un ancien fantôme féminin nous met sur la voie de ce puissant ressentir. Nous sommes un peuple d'humains en marche vers la steppe printanière du renouveau ; mais chacune de nos profondes volontés nous reste individuellement ancrée. Ceci restant à prendre dans le sens d'identité : car ce qui prime, avant tout, est de savoir, de connaître, de s'instruire, pour pouvoir rencontrer nos profondes identités. D'emplir chaque conscience de son harmonie propre – de ce propre nectar que nous aurons à nous-mêmes forgé -. Car nous naissons avec le nombre ; mais cependant, au monde même qui nous entoure, toujours nous n'existons que par l'unicité. Et nous n'y subsistons, au sein de ce vieux monde si âprement physique, que grâce à la conscience aigüe de notre propre moi : cet être si implacablement fragile, mais à ce point pleinement nécessaire, autant qu'étrangement absent, et qui en soi voudrait jouer le rôle surpuissant d'un despote... ! Mettons-nous donc, et sans scrupule aucun, sous cette coupe fébrile de nos propres despotes.

La mère est cette sorte de fantôme lointain sans étincelle. Une voix sans véritable épaisseur, une conscience sans consistance même, tout comme un océan s'identifie à sa difforme hérésie nocturne. Leurs spectres se

Essai poétique

mélangeant et se confondant d'ailleurs dans le vapoureux univers de nos fugitives sensations... Nous unissons à leurs visions des bruits sonores de borborygmes, ces flatulences de l'esprit. Nos devenir en dépendront-ils ? Soudain, nous plongerions sans fard dans un abîme de parfaites perplexités !

Heureusement qu'il nous reste les fleurs. Qu'en elles nous nous sentons renaître et même revivre : immuables, à la fraîcheur inaltérable des instants initiaux. La floraison massive qui soudain nous submerge de sa forte magie représente parfaitement cet instant infranchissable de nos moments collectifs initiaux. De tous ceux dont il nous faudra certainement guérir encore et toujours pour savoir, si jamais il le faut à un moment ou à un autre de nos vies, se réinventer à soi-même. Pour savoir quotidiennement reconquérir la maigre expression de nos désirs anciens. Autrefois, nous sommes entrés dans ce haut champ des fleurs, nus et sans aucune appréhension, mais pour en ressortir purgés, empreints d'une puissante conviction. Plongeons dans l'évidence même de nos profondes convictions ! Mais nous ne sommes pas et en ce point précis devenu cet ultime corps cérébral... En tout cas, pas uniquement.

Pouvons-nous imaginer un règne des fleurs qui ne soit pas soumis, d'une façon ou bien d'une autre, à la seule beauté intérieure ? À cette vaste navigation en des contrées lointaines et mythiques parfois, bien que si proches de nous, dans l'intervalle étroit du temps ; soit palpables, où l'harmonie et la douceur emplissent les moindres recoins de l'espace ? Où la panoplie des couleurs irise jusqu'à la Terre nourricière, et sa peau et son ciel ? Où tout cela ne serait que rêves étranges et cependant éveillés, gisant profondément parmi les entrailles sombres de nos mystères ? Voilà ce dont rêve le nouveau-né, plutôt que de chercher à définir un vague père ou, plus syncrétiquement encore, l'hypothétique image d'une mère...

Puis il se redéfinira bientôt tel un corps inerte et pensant, en même temps qu'activement sensitif. Une machinerie sensorielle tout entière tournée vers sa régulation émotionnelle. Celle que véhicule la vue féconde des montagnes, des paysages incarnés, dans des panoramas gigantesques, aux visées incommensurablement humides et si majestueusement guindées ! Leurs lignes de fuite magnifiquement tendues au-dessus des nuages nous emmenant aussi loin qu'une vision irrationnelle d'épicéas : là où une forêt induit en elle-même ses légendes touffues, ses hauts récits cossus s'entre-

Essai poétique

mêlant très librement au-delà d'une crête ! Sentir ce qu'il y a d'actif et de surpuissamment ardent dans une forêt de crêtes entremêlées !

En elle, je vis dans cette infinité fragilité du monde. Je nage et me noie dans cette incommensurable labilité qui tout inonde du monde. À contre-courant, nous remontons vers la surface confuse et tuméfiée de nos furieuses origines. Une émotion sensorielle nous envahie à la source même des eaux, puis nous dirige parmi les branches et les troncs, à la recherche originelle de nous-mêmes. Car nous serions toujours et quelque part noyés dans cet élégant équilibre de la recherche de nos frêles entités : perdus dans des termes floraux qui, inconsistants et inaccessibles, nous seraient pour toujours à réinventer.

Nous-mêmes, un jour, serions à réinventer : à revivre par cet intermédiaire de nos souffles altiers, ou à revigorer grâce à la présence haletante de nos esprits touffus et plus qu'empreints d'humilité... De jeunes officiants égarés parmi la poudre vaporeuse du temps, ou par la cendre massivement évanescence du vent, cette frileuse élégie de nos frugales existences restées comme en suspens dans notre espace. Revivre ainsi, parmi la graine féconde de l'ouragan qui, au loin, emportera chacune de nos peurs, autant qu'elle dirigera nos âmes... Voici ce que nous deviendrions – soit ce qui nous est promis ; ce dont, déjà, nous nous imprégnons et que, sous une ardeur commune, enfin, nous sommes devenus ! – parmi les fleurs disséminées de la haute forêt.

Car il n'est pas de particule d'esthétisme prédéfinie, au travers du parcours de nudité affreuse dans lequel nous nous sommes finalement matérialisés. Pas, si ce n'était la direction ultime des fleurs. Pas, sans cette création immense et autonome des fleurs. Pas, sans leur impénétrable obéissance artistique qu'elles fédèrent en nous et pour toujours ! En des cercles continus d'une magie hautement rédemptrice, élargissant à l'infini la longue plaine concentrique de nos désirs, cette pensée jaunâtre du temps.

Organique est cette pensée violacée en son centre. Laquelle son cœur si intensément vit, tel un organe de piété. Sa ferveur et sa dévotion ont su pallier nos tendres émotions. Sa grandeur éclatante s'y tapisse étrangement, en une curieuse petitesse... Son pouls bat fortement, de son intensité quasi tinctoriale. Sa naissance retentissante prend cette place miraculeuse d'une philosophie de l'âme à part entière. Son allure sera jetée comme un juron se

Essai poétique

noie à la dérive des années... Poésie gutturale, ineptie spontanée : en chaque fleur réside le sublime incarné.

Mais rien d'aussi important ne subsiste jamais que vivre au jour le jour avec le vent...

Les fleurs, familles prises dans leur ensemble, sont devenues notre cause honorable. Symbole de la reproduction ou pas – de l'androcée au gynécée, du doux pistil aux foisonnantes étamines -, à notre échelle ridicule de vivants, elles viennent représenter un moteur intérieur de la créativité versatile. Volubiles, elles y incarnent notre mécanisme intime de la redondance cyclique. Notre prétexte à fuir et à toujours revenir : un nénuphar dans le cœur, plus une chiffonnade de pivoine à la place de nos cerveaux, comme nous aurions fière allure !

Le sceau de Salomon, cette plante vivace aux feuilles verticillées, donne à notre humble humanité en mal de devenir – sa marche forcée vers sa déroute - une véritable leçon de courage et de constante solidarité, en toute humilité... Têtes baissées et fleurs laissées à l'abandon de l'étendue des prés, son humeur vagabonde sera offerte à la libre pensée du taon ou de l'abeille : et toujours, nous nous émerveillerons de leur tendre simplicité.

Mais revenons plutôt aux fleurs à coroles ouvertes, exposées à leur pleine lumière. Sans fausse honte ni scrupule aucun, d'ailleurs, car elles y arborent au grand jour leur éclatante reproduction notoirement sexuée. Concentrée en un unique calice, depuis leur réceptacle aux parois satinées qu'obstinément à nos regards elles tendent (une large coupelle à boire jusqu'à plus soif), comment concevoir en un tel lieu hypothétique sur la Terre, une fabrique sexuelle et qui serait des plus intenses ? Un langage physique du relationnel à ce point assouvi, et qui nous deviendrait avec le temps des plus accomplis ?

Quant à l'homme, il nous présente le plus souvent, pour sa pauvre part effacée, sa piètre reproduction des plus différenciées, consistant en une interaction volontaire entre un mâle et une femelle. Leur acte se résout à une fusion d'amour qui semble taciturne – sorte de débordement violent, ostentatoire ou tapageur, parfois même orageux -. Pour ce qui est des fleurs, leur acte de fécondation subtil passe par un agent externe, façon entremetteur à peine consentant, mais cependant involontaire ; ou, à tout le moins,

Essai poétique

inconscient de la portée exacte de son geste. Un hôte de la délectation accueillante, butinant savoureusement, dans un mouvement âprement consenti et, pour se faire, se promenant à ciel ouvert d'organe en organe. Ce en quoi consiste son frôlement méticuleux et alangui qu'accompagne son magnifique bourdonnement de superbe effleurement sensuel.

Compris ainsi, l'acte commis d'amour change le pouvoir de la fleur en un état contemplatif d'une exquise intensité. Son activité soutenue est commuée en une sorte d'extase statique, pourrait-on dire, ne ressemblant en rien à un vulgaire coït animal perpétré dans on ne saurait dire quel lucre ou obscure prémisse de pornographie : comme accompli à la volée, ou même mieux - ce qui serait bien pire encore ! -, à la dérobée... L'acte sensuel de la fleur, notoirement extatique quant à lui, est entièrement assumé par une sorte de procuration externe ; et en cela, il ressemblerait à un acte totalement accepté d'une affirmation hautement publique de la délégation par excellence.

À la lumière de cette image flottante, on comprend mieux pourquoi et surtout comment ce désir continuel d'abstraction de l'homme, suggéré par les fleurs. Car au final, nous ferions tous face, à un moment ou à un autre, à notre jugement dernier de Salomon. Dans cette attente, nous désirons, si cela nous est encore possible, nous abstraire de notre pure réalité, de son état plus ou moins contraignant et des sarcasmes qui nous entourent. Mais également, nous désirerions nous blottir chaleureusement dans cette aisance matérielle et supposément reconfortante : ce dilemme ontologique de nos banales existences !

Notons bien au passage l'intelligence fournie par l'éventail de nos sensations : dans cette évolution frileuse des espèces dont nous ne formons cependant qu'une infime parcelle, les sensations, ici collégialement ressenties, bâtiront notre intelligence commune. À l'exemple du rosier qui fugacement nous enseigne : de ce qui était mort, bientôt, rejaillira tout ce qui vit ! C'est donc bien en cela que, pour le vivant dans son entier, la perception du monde qui nous habite prévaut, sans aucune ambiguïté d'ailleurs, sur sa pleine et entière compréhension. Cet équilibre obtus dont nous souhaitons tous, intimement, la plus sévère des conservations, nourrit en sous-main notre précieuse élégance. Puis cette sérieuse élégance, en nous si patiemment accumulée, agira inévitablement, tel un doux réservoir, tandis que sa récolte féconde se nommera bouquet.

Essai poétique

Ne négligeons en rien les bouquets longuement rassemblés de nos idées : ce sont nos perceptions errantes qui, en notre réceptacle béni, les appellent, les collationnant avec ferveur pour les assembler une à une, de telle sorte que leur alliance utilement construite nous délivre en notre cœur une âme forte qui, pour nous seuls, incarnera l'amour. Les fleurs, avec leurs longues anthères garnies et leur nectar à profusion, ne sont que la représentation magnifique de la sentence magistrale de cet amour démesuré. Faisons ainsi confiance au hasard et à l'envie, à l'euphorbe complexe et à la campanule des murailles, pour nous distiller de concert leurs merveilleuses inflorescences étagées et, à très forte dose, à tout le moins, la sonore et olfactive ramée de ce furieux amour... !

Ainsi sommes-nous nés au monde. Quelle sensation intérieure cela nous procurera-t-il ? Dans un futur plus ou moins lointain, peut-être offrirons-nous à nos environnements latents nos plus fières allures : nos vaines et sourdes déambulations au cœur d'une foule mouvante. Tandis que, pour l'heure, nous ne sommes encore que de jeunes et tendres pousses à la timide floraison... Comment, dans ces conditions-ci et pour nos frêles parts, nous fortifier, entre les vastes pièges que le monde unique ou chatoyant qui nous entoure nous tendra ? Comment, à l'univers entier et sans jamais en être directement heurtés, offrir à la volée nos amples cœurs ? Toutes ces sortes de questions qui déjà nous hantent, alors même que, totalement ignorants de la finalité sournoise de vivre, nous ne savons pas exactement comment les formuler. Aujourd'hui seulement, profiter du doux soleil, ou d'une tendre et calme nuit où viendront tout amoureuxment s'échouer, en tout dernier ressort, les bâtiments inhabités de nos tempêtes...

Écouter, voir, sentir, toucher, entendre, ressentir... Quelles réactions bruyantes aux mécanismes ancestraux cela enclenchera-t-il en nous, au cœur même de notre fabrique impénétrable des sensations humaines : cette machinerie discrète et cependant féconde de nos êtres ? Entre l'épilobe rustique et les triples clochettes sonores des cerinthes majeures, nous ne serions que des messages inaboutis ? De la naissance du nourrisson fragile à ses tout premiers jours d'une marche autonome, ce nouveau-né, grisé d'un rire irrépressible ou d'une joie inévitablement éphémère, petit sujet royal pris dans un vent qu'il n'a pas encore eu le temps de pleinement conceptualiser, pas moins sûrement que lui nous n'en deviendrons des êtres ressentant. Aussi, livrons-nous sans retenue aucune à ces glorieux ressentis.

Essai poétique

Enfants, jamais nous n'avons été aussi proches des fleurs. Ni aussi familiers d'avec la découverte incarnée des fleurs. Elles qui n'avaient de cesse de nous attendre anciennement, leur sol totalement parsemé de graines... Elles qui, d'instinct, savaient qu'adultes nous serons, pour mieux nous éloigner d'elles... Faits invariablement adultes pour que, peu à peu, nous prenions spirituellement de la hauteur - ce qui n'est pas toujours, et fort malheureusement pour nous, synonyme d'une meilleure appréhension des choses !

Vivre parmi les fleurs, c'est par avance valider ces passages transitoires que deviendront nos vies : cette partie épique et tumultueuse de nos icebergs. Partager leurs rafraîchissants bien-être, c'est se retrouver soudain au cœur du domaine enchanté de la fée des odeurs. Ce vers quoi nos vies se faufleront, nous l'abandonnerons volontiers à nos irrépessibles destins qui si bien savent se perdre en de tortueuses évolutions ! Mais gageons pour autant que, toujours et au final, nous saurons et fort heureusement retrouver cette incommensurable saveur de nos immenses bonheurs, perdus ensemble au beau milieu du lourd tapis éparpillé des fleurs... ! Cette sagesse naturelle du tapis de nos fleurs.

Ici s'est établi durablement le domaine des fragrances où chaque motif se pare dignement de notre enfance de l'art. Sous leur durable insistance, nous deviendrons de fabuleux corsaires aux exactions vantardes. Notre mise en mouvement volubile, au sein de ce large paradis floral, s'y meut en une sorte de déambulation inconsciente et infuse. Car notre perte inévitable du paradis d'Eden s'y joue en continu, tel l'arrachement psychologique d'un état antérieur - ou véritable psychanalyse originelle de notre état embryonnaire : cette perte d'une fusion charnelle d'avec le maternel. Pourtant, seules les fleurs savent nous rapprocher inconsciemment de nos puissantes origines...

Toutes ces fleurs que nous accompagnons de nos jeux anodins que, fort savamment, et de concert, nous savons perpétrer... Toute cette haute activité n'ayant pourtant d'autre but qu'agrémenter en nous notre capacité de perceptions, de flâneries, d'opaques et fluctuantes rêveries. Et Dieu seul sait combien nous ne nous en privons pas ! Car en cette ode corporelle et pour le moins hypnotique consiste notre seul et véritable espace de liberté inconditionnelle qui nous soit autorisé sur la Terre... !

Essai poétique

D'un être protozoaire dissocié, apprendre à devenir une créature potentiellement protéiforme. Perdus parmi le domaine symphonique des fleurs, nous apprenions à édifier par elles l'essence même du jeu. Jeux de rôles ou jeux de situations, ils projettent cette occasion à nous-mêmes offerte de la récréation progressive de nos multiples facettes humaines, ainsi que cette démultiplication qui bientôt se fera encombrante de nos personnalités. Existe-t-il, en de tels lieux, des fleurs plus primaires que d'autres ? Des fleurs mieux adaptées à cet état d'enfance précédemment décrit ? De la simple pâquerette qu'on effeuille ou du vulgaire bouton d'or lâchement délaissé – hormis ses teintes éclatantes ! -, aux dérisoires trèfles épars dont nous découvrirons, munis d'un pur effacement de gosse à ce point amusé, le goût modestement sucré de ses pistils... ?

Comme un heureux hasard qui nous serait dédié, s'y jouent surtout les premiers jeux distraits de la communication intersexes. Car l'indispensable apprentissage de la différenciation sexuée ne représente pas, finalement, une barrière aussi infranchissable qu'appréhendé au premier abord ; mais bien plutôt une complémentarité plaisante à découvrir – à défaut de n'être pas encore galante ! Que de promesses non formulées s'ouvrent ainsi à nos esprits complices, en cette espiègle garnison des fleurs dociles et aguichées !

Leur panoplie en éventail porte en effet la marque du laborieux artisanat de la cruelle séduction inaboutie. De cet appel ancien vers nos épanouissements corporels, nous revient en mémoire qu'en ces temps immémoriaux d'une formidable gestation bénie nous bénéficions déjà, et même à profusion, de cette douce et infantile mélodie d'une voix féminine : mélodées inassouviées de nos très chaleureuses voix de femmes !

En nous, dans le liquide, nous ne sentions pas encore monter ni même diffuser l'intimité féconde de leur irrésistible charme de violette. Mais cette voix, au moins, nous pouvions pleinement la percevoir. « Car tu fus bel et bien ma sensation première, mon orage sentimental originel, ma transgression aventureuse d'organ dans une avalanche incontrôlée de précieuses épices aux puissants condiments : toutes ces sensations affolées que je ne maîtrisais pas encore et qui, pourtant, déjà irremplaçables, guideront l'entièreté de mes pas désormais... », éprouvions-nous intérieurement.

Essai poétique

Les fleurs, quant à elles, mystérieuses et cambrées, seront lavées d'une eau timide de pluie. Comme nous nettoyons régulièrement nos corps et lessivons nos reins dans cette intime délectation d'un futur renouveau... En elles se préciseront la toilette précieuse des corps parfaits et ses bienfaits, tout comme les premiers rayons d'or émanent d'une aurore. Ainsi, nous effleure cette éducative bénédiction de la bonté affleurante. Entre respect mutuel et mutuelle compréhension, nul besoin d'un langage de mots pour nous accomplir : seuls nos signes corporels, ces ondulations charnelles réparatrices, nous dévoileront entiers à cette étendue salvatrice de nos échanges.

Cette bonté sans concession de notre enfance ! Lorsqu'elle est puissamment vécue, rien ne l'empêche de croître ni de venir ainsi nous fortifier. Car nous croissons et nous nous fortifions dans la chaleur des jours d'été, sous l'équinoxe austère de nos amours réciproques. Elles qui seront à vivre à pleines mains, bien entendu, pour que le monde entier ne nous échappe pas... ! Serions-nous cet élu que nous nous désignons durablement à nous-mêmes ? Et décréterions-nous, lors d'une approche impérieuse, que nos capacités enfouies, un jour, nous dépasserons de la tête et des épaules ? Ou resterons-nous, et ce jusqu'à jamais, pour cet ensemble confus de nos pairs, un modèle de modestie, de candeur et de retenue, en vue de l'édification glorieuse d'un exemple communautaire ? Les fleurs, pour leur unique part, faites d'un simplissime et évident pardon, en tout point resteront exemptes de ce genre spécieux d'anathème...

Car elles ne ressentent rien d'autre que l'éclatante vérité des êtres en devenir. Pour elles aussi, l'ardente fénaison viendra ; mais elles n'y prendront aucun goût véritable. La clématite grimpante, sur sa fragile tige enroulée, deviendra-t-elle bientôt cette délicate expression d'une incommensurable vanité ? Ou bien cherchera-t-elle à exprimer seulement, et si possible le plus discrètement du monde, cette explosion sans faille d'une beauté de l'absolu et de sa force inestimable d'exister ? Avant que - summum inéluctable d'un prochain abandon ! - de disparaître en fumée... ?

Il y a ceux qui, pour leur plus grande majorité, toute leur vie durant n'auront que le loisir de pédaler après le temps. Et ceux à qui, bien plus rares unités cependant, il sera accordé cette folle et unique capacité de survoler allègrement les intrigues du temps ; de caracoler en tête, voire de bondir en

Essai poétique

amont du troupeau. De traverser les multiples ruisseaux, sandales de cuir aux pieds : jeunes pâtres de cohortes égarées... Les fleurs, quant à elles, ne se posent jamais en ces termes de situations relatives. Et pour cause ! elles qui, au monde, ne séjournent jamais que ce pour quoi elles ont été édifiées, nous délivrant leur pur message d'équilibre dans la statique splendeur d'une vérité obsolète. Mais toujours s'y devançant nos vies ultimes, tout comme le temps, au-dessus de nos corps, ruissellera, telle une douche froide venue du ciel et s'enfonçant durablement dans l'infini mouvant. Car tout autour de nous, les fleurs représentent cette terrestre pesanteur de l'évidence chevillée à nos terribles sens !

Oui, cette folle et unique capacité qui nous habite et qui nous hante, souvent, nous l'écoutons bruire en nous. En nous, nous la portons tel un vaste aimant qui, très invariablement et loin de notre nébuleux univers, nous guide. Perdus parmi les monceaux de fleurs et leurs armées bien alignées de splendides boutons, parmi les arbres de la forêt qui, au lointain, s'étaient triomphalement en l'éclosion ultime de leurs bourgeons, nous devenons ces êtres timidement issus d'un triste et froid Levant, promis que nous serons à l'échéance aride du Ponant. Car nous guettons toujours, inclus dans une ardeur inquiète ou sa torride anxiété, que se lève secrètement, dans l'ombre de nos furieuses abstractions, cette pénombre sépulcrale du Ponant...

La vérité est que les espaces floraux, entre ces deux extrémités latentes, nous font encore rêver. Qu'en eux, nous y abandonnons volontiers nos sens, pour que l'emprise intellectuelle de notre sulfureuse préscience de civilisation, lentement, s'y désagrègeât - si jamais elle se sentait capable de le faire - ; et qu'en un mouvement ondulatoire et hautement désordonné, nous atteignons ensemble l'oubli et sa sincère spontanéité ! Car lorsqu'ainsi un pétale se fane et qu'il se désagrège lourdement à nos côtés, c'est en somme un peu de notre condition de mortel qui, dans le silence évanescent de l'oubli charpenté, s'évanouit. L'inclinaison de sa parure y représente le sursaut induit de notre supposée prestance... Lorsqu'ainsi à autrui nous offrons un calice de lys ou le pesant fouillis sublime d'un labyrinthe de pétales de roses, nous nous fortifions de leur propre vivacité, tel un vampire se nourrissant soudainement de la fortune intrinsèque de sa nouvelle proie. Notre succès ultime, ici, consiste à seulement survivre à la main héroïque du vase. Ce vase figurant, pour nous, et très inconsciemment peut-être, le réceptacle obscur de cette vie qui nous conçoit !

Essai poétique

Car nous sommes communément engendrés par cette vie qui nous conçoit : tout comme les champs de fleurs, pour leur part, le sont par un soleil lointain. Partant de ce constat, pas d'autre alternative, pour nous comme pour elles, que de briller sur le devant de notre propre scène ! Mais ce rôle conjoint de la composition, pourtant, nous conviendrait-il mieux, et à merveille ? Nous suffirait-il à trouver tout simplement notre bonne et due place... ?

L'enjeu est donc de taille et le verdict d'importance : vivre inévitablement au-delà du possible. Ne pas se perdre dans des dédales que nous ne mesurons pas. N'être pas cette pâle réplique d'un affreux Minotaure oublié par le temps, dans de sombres crevasses enlisées. Le mythe des humanités : la vie, durant notre enfance étirée, toujours balance entre un rêve saillant et sa périlleuses réalité !

Dans un coin sombre de la cour, soudain, la glycine bruyante, en pleurs très larmoyants, s'effondre, plantureuse de détresse... Ce qui s'y cache très ostensiblement fait comme un écho terrible au mystérieux éveil de l'incompréhensible bourdonnement ; lequel sourd déjà si langoureusement en chacun d'entre nous... Ainsi en va-t-il tout aussi bien de notre frustré existence, et ce très invariablement depuis notre confuse et secrète naissance ! Mais s'y forge pourtant, patent et comme inaltérable dans son élan, ou certain de sa potentielle prestance, ce tendre et très profond émoi de vivre !

Nous étions droits et nus, anciennement ; hautains et nous voulant absolument intransigeants ; mais cependant, nous étions frêles et chétifs, dans un même temps ; et comme intensément tendus vers le brouillard diffus de nos incertitudes... ! Car bien qu'en réalité, à cet instant précis de notre vie, nous restions malléables à merci, pour chacun de nous toutefois il n'existait pas une seule once de vraie musique qui ne nous pénétrait l'entièreté ardente de nos corps !

Du fantasque Mozart au sublissime Beethoven ; de Tchaïkovski le magicien à ce Rachmaninov, figure austère autant que versatile ; de Ma Rainey, la mégère inconnue, à l'Ella Fitzgerald joyeuse, tout autant que franchement rigoriste ; ou du joufflu Armstrong à l'élégante, mais cependant très distante, Aretha Franklin ; de la somptueuse Billie Holiday à l'inoubliable et imposante stature tonitruante de Ray Charles ; des fanfarons Beatles à l'Elton John de la plus extrême des extravagances ; du bien nommé Dylan, ce taiseux

Essai poétique

musicologue issu des années trente, aux premiers Platters musicophages ; de cet Elvis Presley démonstratif, lequel, volontiers, se faisait appeler King, à ce dandy fumeux dénommé David Bowie - cet héro très vaguement déshérité -... ; ou encore, de Jacques Brel, ce voyageur impénitent, à la dévouée et amoureuse Barbara ; ou de l'incorrigible Brassens à son fantasque et surprenant opposé pleinement excentrique, le tenace et assumé Higelin, pas une seule note, non, en réalité, ne nous était jamais gaspillée !

Du groupe Yes à son homologue Camel ; ou encore, à cet autre introverti, le génial Xenakis ; ou mieux encore : aux très aventureux membres d'un groupe anglais auto-intitulé Pink Floyd, oui, en matière de musique, chaque vérité, immanquablement, nous apparaissait ressortir de l'ordre du clanique : ce clan fût-il éminemment unitaire, d'ailleurs ! Au cœur de nos efforts à maintes reprises réitérés, pour simplement survivre au sein d'un monde obscurément solidaire, le plus important restait, pour chacun de nous tous, que ce monde-là continuât d'exister. Et qu'en nos cœurs, dès lors et sûrement, il enflât... ! Puis, à la cantonade, nous ne nous privions pas, en ces temps dérisoires d'une supposée adolescence, pour les faire se confronter : du clan de la sobre tulipe à celui de la tunique raide d'une robe légère ; ou à celui de l'épique éphémère, si souvent ajusté de paillettes grisantes ; du clan du visible dahlia à celui, affriolant s'il en était, du célèbre disco - surtout les samedis soir, tandis qu'il nous fallait finalement tout sacrifier au saint des saints de son célèbre déhanché enfiévré... !

Mais enfin, toujours savoir comment pouvoir revenir, grâce au support aigu de la musique, à notre sensation première ! La musique, en effet, nous permettait tout simplement que cette sombre magie souterraine opérât au profond de nous-mêmes. Elle tentait habilement de nous donner cette scabreuse illusion de savoir percer en permanence l'épais mystère qui nous habitait. La musique, si souvent, s'y intronisait, tel un état latent des choses, n'étant jamais aussi prospère en nous que lorsqu'elle se mêlait à cette masse surabondante des fleurs (ô le volubilis le bien nommé !). Mais, pour ce qui était des frasques de ses séduisantes personnalités dont elles émanaient, que chacun garde en soi son fracassant jugement : la séditeuse Histoire, déjà, regorge à ce point de pénibles confrontations si hautement inutiles !

Et lorsque la musique, inexplicablement, venait à faire défaut, à nous, les middle class heroes de cette génération d'exclus, ces sans-grades du

Essai poétique

monde des cloportes, nous nous raccrochions inévitablement à la rythmique magique et souterraine des mots. John Lennon, Bernie Taupin et Robert Zimmerman furent effectivement, ensemble et tous en un élan, les véritables tuteurs de cette ardente pépinière générationnelle... !

Ouvrons à ce propos une autre parenthèse : car à ce point précis du discours que de concert nous développons ici se pose, en toute bonne logique, la question corolaire de la mystique. Personne, en effet, n'atteint de telles communions catalytiques des sens sans soi-même être empreint d'une forte dose de transe charismatique. Pouvoir si manifestement ondulatoire et frondaison fortement partagée, ce constat est le propre d'une saine et prometteuse définition du mot mysticisme. Pourquoi, dans ces conditions-ci, avoir tenté de le renier si fortement ? Pourquoi avoir voulu si longtemps, à grands renforts de rationalisme étriqué, éluder sa saine représentation – et aujourd'hui encore se renforce ce mouvement austère de repli sur soi - ? Les fleurs n'ayant jamais eu spontanément recours à de pareilles simagrées ?

Ou bien alors, on argumentera qu'il existe un réel danger social à vouloir entretenir, ici ou là, voire à laisser s'épanouir un mysticisme collectif. Cela ne dépend pas uniquement de ses troubles finalités. La mystique de la musique est un arôme floral si enivrant et si tenace, et qui pourtant tendra tout naturellement à se dissoudre, à la fin de chaque concert ; et ceci est tant mieux. Il n'y aurait donc rien à redire à cela. Mais, pour le reste : les mots, même les plus inacceptables pour les hommes, toujours en quelqu'un subsistent, tapis, prostrés, enfouis et terrés quelque part... Car même cachés, soustraits à la vue des hommes, les mots inconvenants, ou qui plus est les plus convenables, toujours finissent par réapparaître, parés de leur essence botanique inaltérable. Pour qu'opère cette furieuse renaissance, il suffit de savoir où et comment les guetter... Et certains d'entre nous, à ce petit jeu de pêcheur à la ligne, semblent manifestement avoir été plus doués - ou alors mieux armés - que les autres !

Quelle étonnante consécration, cette débauche de signes sociaux ! Et dans le même temps, quelle paradoxale concrétisation d'un modèle qui se veut et se proclame haut et fort d'inspiration occidentale ! Fort heureusement pour nous, infirmes autant que malhabiles, ne pouvant le rejoindre totalement, nous pouvions tout aussi bien nous en abstraire. Forger facilement en nous notre propre volonté, pour que chacun y établisse sa propre discipline

Essai poétique

particulière : notre direction personnelle y étant déterminée... Pour ainsi rejoindre notre âme pleinement réjouie - cette étendue illimitée, quoiqu'involontairement bienfaisante des fleurs !

Compris ainsi, le flower power des années mille neuf cent soixante pouvait facilement se hisser à la hauteur de chacun, comme à la portée de tous. Si dans ces circonstances-ci nous pouvions, qui plus était, disposer d'une machinerie très accueillante qui sente et réagisse comme le faisaient antérieurement les fleurs, tout aurait été pour le mieux, et nous y aurions collégialement atteint, très assurément, le comble satisfaisant de notre perfection ! Le nirvana enchanté de la séduction ?

Synthétiseurs, boîtes à rythmes, tables d'enregistrement analogiques, consoles de mixage numériques et amplificateurs électroniques en tous genres... Cette abondance de technologie sonore se mit alors timidement au service de nos durables émotions. Car à défaut de ressentir directement ses pulsations en elles-mêmes, elles nous devenaient le plus souvent le support magnétique de nos succinctes perceptions attractives, fussent-elles descendues d'une planète inconnue : émanation frugale, et pour le moins incongrue, de nos futures galaxies (confère le groupe Tangerine Dream), là où pourtant n'existent pas encore les organismes angiospermes, ni aucun autre organisme vivant d'ailleurs... !

À qui rêve donc cette molle et modeste jeune fille ? A-t-elle conscience que, de son espèce tout entière, elle est la première représentante, ainsi que la plus élaborée ?

L'imposante floraison des orchidées, quant à elle, nous cache, bien enfouis au creux d'elle-même, ses états d'âme structuraux. Sauf lorsqu'elle y atteindra cette lente et superbe maturation de sa fantastique et plantureuse floraison. Lente et tout à la fois expressive, puisque sa discrète capsule (autrement dit sa cosse) peut contenir jusqu'à un million de graines minuscules, pour une éclosion des plus aléatoires.

Mais ne brûlons pas ainsi les étapes. Revenons plutôt à notre enfance champêtre. Lorsqu'une fille juvénile s'éprend naïvement d'un garçon, on dit (pudiquement ou non ?) qu'elle est en fleurs. À la bonne heure : jamais expression ne nous aura parue plus explicite ! Nous en devons, certes, bientôt explorer le monde ; et afin de nous permettre d'opérer en toute impunité cette

Essai poétique

interpellation clandestine de l'univers végétal, nous avons préalablement dénombré, très scrupuleusement, l'ensemble de nos outils communautaires. Qu'ils s'appellent mécanique quantique, mathématique appliquée, géologie souterraine, anthropologie diffuse des sacrifiés, botanique très fortement exacerbée : tout un arsenal vindicatif de vocables cinglants, sous le verdict duquel la fleur la plus aboutie au monde se nommera orchidée !

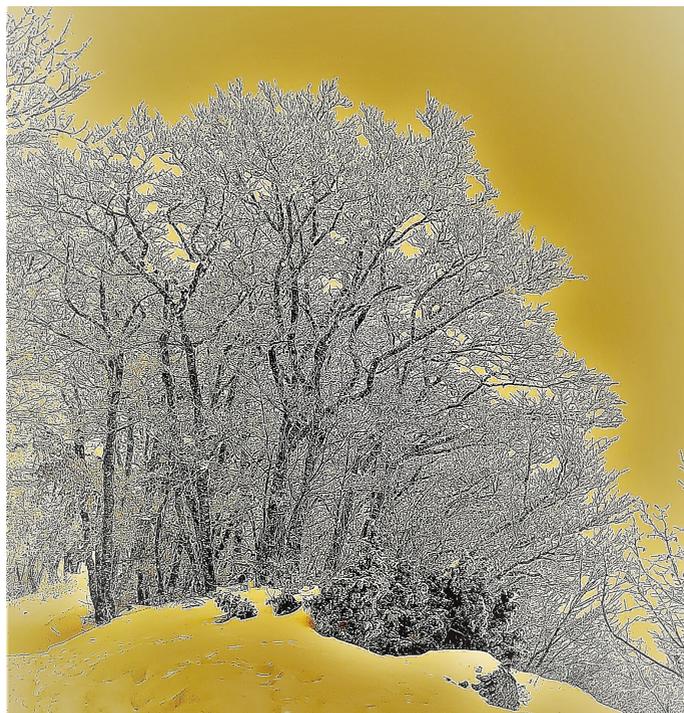
Au cœur de cet empire céleste des plantes à graines, cette famille aux ramifications cosmopolites constitue l'excroissance la plus particulièrement réussie de notre ultime destinée végétale. À nos yeux ébahis, ses doux produits s'offrent à nous d'une manière singulière, mais à ce point formellement variable. Finalité onctueuse par nous conquise de la forme pour la forme. En ce domaine aussi, les fleurs nous auront précédés...

Cependant, résultant d'un geste extraordinaire de leur propre inventivité, cette évolution éclatante que nous propose de porter, à travers elles, la quasi-totalité de notre univers terrestre semble vouloir y concentrer toutes les configurations, et jusqu'aux plus parachevées d'entre elles, de la création, dans toute leur splendeur bigarrée. Jusqu'à parfois se trouver dépourvues de toute chlorophylle : constat plus qu'étonnant à faire, pour qui se revendique du domaine enchanté des plantes.

Ce qui, arrivés à ce point particulier de notre démonstration, nous intéressera au plus haut degré, en l'occurrence et scientifiquement parlant, sera cet exposé précis retraçant la diversité biologique de leurs excroissances d'inflorescences fragiles. Solitaires ou bien réunies, tantôt disposées en grappes sur une hampe haut perchée, multipliant ainsi leurs fortes tiges, toujours elles orienteront leurs organes de reproduction génitale vers une splendeur des plus perceptibles. Or vous vous doutez bien que, fort à propos d'ailleurs, c'est cette valeur pleinement symbolique et justement ostentatoire que représentent ces doux organes de la florale duplication qui, bientôt, nourrira notre prochaine exaltation !

(Fin de la première partie)

Essai poétique



Bosquet n°VI, photographie Ghislaine Girard, 2023
fichier numérique retravaillé © Xavier Hiron